

**Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón
en visioconférence depuis Milan, 7 avril 2020**

Texte de référence : L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, Engendrer des traces dans l'histoire du monde, Éditions Parole et Silence, Paris 2011, pp. 85-96.

Bonsoir à tous. Nous commençons avec une prière, en demandant à la Vierge une aide particulière pour tant de nos amis et de nos proches qui sont malades. Nous Lui confions aussi nos chers défunts qui furent parmi nous et dans nos familles.

Je vous salue Marie / Gloire au Père / Veni Sancte Spiritus

Ce soir, nous avons décidé de faire l'école de communauté en visioconférence, en restant chacun chez soi en raison de l'urgence sanitaire. C'est un essai, et j'espère que tout se passera sans problèmes. Je souhaite que nous ayons tous réussi à nous connecter et nous puissions suivre la rencontre.

À un certain point du parcours de l'école de la communauté, qui a comme sujet « La permanence de l'événement dans l'Histoire », un imprévu s'est produit : le coronavirus s'est insinué dans le chemin que nous faisons. C'est un imprévu qui nous défie tous. En effet, nous sommes tous appelés à vérifier la consistance de l'affirmation à propos de la permanence de l'événement chrétien face aux défis de la vie, et pas en termes théoriques, mais d'expérience. Nous sommes donc tous face à la grande question : l'événement du Christ demeure-t-il dans l'histoire ? En pensant à ce que nous sommes en train de vivre, où le voyons-nous se produire ?

Le chapitre que nous sommes en train de suivre – tu viens juste de le rappeler - parle de l'Église, de notre compagnie, et dit sa valeur avec beaucoup de simplicité et de clarté : notre compagnie est le visage du Christ, la manifestation du Christ, elle est le lieu où nous rencontrons le Christ. À l'origine de la compagnie, il y a un événement : « L'appartenance à la compagnie [...] naît d'un événement » (p. 92). Donc, qu'est-ce qui m'interroge ? Tout d'abord, en même temps que la beauté que je vois dans nos communautés, dans les groupes de fraternité, dans les écoles de communauté, il y a aussi de la fatigue. Et il me semble que parfois la fatigue naît de cette idée, non dite mais présente : que l'unité entre nous grandisse, s'approfondisse. Oui, mais pour que cela arrive, il faut avant gérer tout un tas de questions, de problèmes, de difficultés. Un nouveau arrive (on le prend, ou on ne le prend pas ?), il existe des rapports tendus qui s'améliorent, certains liens sont difficiles, des caractères font des étincelles. Chacun de nous peut rallonger la liste. Il y a la tentation de croire que l'événement du Christ peut « resplendir » si nous « gérons » avant les rapports entre nous. Tu nous rappelles souvent le fait que « la méthode est toujours celle du début », elle ne change jamais, mais la tentation de changer de méthode est forte. Pourquoi ? Au début, il y a une fascination, il y a la beauté du Christ que tu rencontres au travers des visages de la compagnie, à travers le mouvement. Et puis, on fait un pas en arrière et c'est comme si on devait poursuivre avec un ordre, une règle, notre manière de faire. C'est comme si nous croyions que la beauté du début renaissait grâce à un « équilibre » généré par nous-mêmes, grâce à notre capacité à gérer les rapports et les choses. Ma question est : pourquoi déclinons-nous, changeons-nous de méthode, pourquoi faisons-nous un pas en arrière ? Qu'est-ce qui nous empêche de rester sur la position du début ? C'est une question morale ? C'est une question de distraction, de non attention ? En somme, pourquoi tombons-nous d'un événement dans une organisation ?

Il me semble qu'une question comme celle-ci, soulevée par toi avant que le coronavirus ne se répande, nous regarde tous à tout moment de notre vie, et d'autant plus en ce moment. C'est un sujet qui me semble décisif car il marque le passage du premier au second chapitre d'*Engendrer des traces* : comme tu l'as dit, l'événement génère une fascination, mais par la suite, dans le temps, c'est comme

si cette fascination diminuait et qu'il fallait par conséquent, un effort de notre part pour « gérer » les choses. Comme si le pas représenté par le premier chapitre ne durait pas et qu'alors nous devions nous épuiser en y mettant toutes nos énergies pour gérer les rapports. Nous devons faire les comptes avec cette situation parce que, si, déjà, au premier virage, dans le passage du premier au second chapitre, nous avons vu que nous faisons une sortie de route, imaginons-nous face aux défis que nous devons affronter aujourd'hui ! La question que tu poses est, par conséquent, décisive car nous devons vérifier si notre tentative de mise au point arrive à générer cette unité initiale qui nous a fascinés et que nous avons perdue. Nous voyons constamment que nos efforts manquent de souffle. Demandons-nous donc : où voyons-nous se reproduire la fascination d'un événement que nous ne réussissons pas à échanger contre nos tentatives ? Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons vérifier s'il dure ou pas.

Grâce au travail sur l'école de communauté, je me suis rendu compte que, durant mes journées, cette phrase me tournait dans la tête : « La compagnie des croyants est le signe efficace du salut du Christ pour les hommes, elle est le sacrement du salut du monde » (p. 55). Elle m'a provoqué de façon particulière car, d'une part, elle ne laisse pas la possibilité de tricher : ou je fais très concrètement cette expérience de salut, ou je ne la fais pas ; il n'y a pas d'explication qui tienne. D'autre part, elle touche un sujet qui m'est particulièrement cher. En effet, j'ai terminé l'université depuis quelques mois et le rapport avec la « compagnie des croyants » a changé, en accentuant le besoin de redécouvrir que l'affirmation de Giussani est vraie. Je voulais raconter ce que j'ai découvert à ce propos. Un matin, j'ai reçu deux nouvelles très positives et inattendues par rapport au travail. Puis, je suis allé à mon bureau et j'ai commencé à travailler, mais sans soin, et même avec une certaine aversion et hostilité, comme une fermeture par rapport aux choses. C'est dans cet état que j'ai reçu un appel de ma copine. J'ai répondu très mal à l'aise car j'étais surpris dans ce grand vide, puis j'ai éprouvé une grande douleur en constatant que je ne suis pas capable d'être moi, ni en face de moi-même, ni face aux personnes qui me sont le plus chères bien que le désirant. Quand j'ai raccroché, la première chose à laquelle j'ai pensé est que le problème était le rapport avec elle, que je devais mettre au clair le rapport avec elle. Mais ceci n'a pas tenu une seconde, il était trop évident vu le coup de fil, que je n'avais aucune donnée en mains pour « résoudre » de quelque façon que ce soit, ni moi, ni elle. Et c'est là, face à la question : « Et alors, qui me sauve ? » que la phrase de l'école de communauté que j'ai citée a surgi dans toute sa provocation, et je me suis demandé : « La compagnie des croyants est-elle "vraiment" signe efficace du salut du Christ pour les hommes ? » Ce soir-là, une de mes amies qui m'est chère, avec laquelle j'ai partagé les années du CLU (CL université, ndt) m'avait invité à dîner dans son appartement. J'y suis allé, avec ma blessure et la provocation de l'école de communauté. Le dîner a été très simple, au point que j'ai pensé : comment ceci peut-il être le salut du Christ pour les hommes ? N'ayant pas très envie, ni de grands discours à faire, je suis resté là en regardant. Au cours de cette soirée, si simple, mon ultime résistance à être sauvé par quelqu'un qui ne serait pas moi, est sortie. Cela s'est vu immédiatement lorsque, le dîner terminé, mon amie m'a demandé comment j'allais. J'ai commencé à lui répondre, comme si je devais, avec mon discours, « faire cadrer » ma blessure. C'est-à-dire que je voulais sauter le passage de l'événement en le substituant par mes raisonnements. Pourtant, plus j'essayais de faire ainsi, plus la présence de mon amie devenait étrangement pleine d'autorité ; même si elle était silencieuse et m'écoutait, le fait qu'elle soit là devant mes yeux était un rappel à ne pas tricher avec mon cœur, à ne pas me contenter de mes pensées. Au point qu'à un certain moment, très gêné, j'ai dû m'arrêter pour dire : « Je sais que je suis en train de tricher ». La première surprise a été qu'en admettant d'avoir encore besoin d'être conquis, pour la première fois de toute la soirée, je souriais, en me sentant comme libéré d'un poids. Finalement, je respirais. Après la journée passée à me fuir, face à elle, le premier miracle s'est produit : pouvoir rester face à mon besoin d'être conquis par le Christ (et non par moi), sans m'enfuir ou trouver d'autres issues grâce à mon effort. Sa présence est passée d'une gêne à un geste de tendresse envers moi. Pas sa tendresse, mais plutôt à travers elle. Face à mon amie, en me voyant ainsi libéré, un détail m'est venu à l'esprit : en racontant mon après-midi, la fatigue et la blessure, je disais spontanément avoir été seul tout l'après-midi. Alors que ce n'était

pas vrai car pendant que je travaillais, un autre garçon avec qui je partage le bureau était présent. À partir de ce détail, apparemment banal, il est devenu clair que ce n'est pas avec tout le monde qu'un rapport, ou être dans la même pièce, est une compagnie qui sauve. En effet, l'influence qu'a eue la présence de mon amie n'était pas la sienne, mais provenait de l'expérience des années précédentes dans le quotidien de l'université, en me faisant ainsi faire l'expérience ce soir-là de ce que voulait dire Giussani avec cette phrase.

Nous n'arrivons même pas – c'est important de s'en rendre compte – à « gérer » le rapport avec la personne aimée, imaginons le reste ! À l'inverse, lorsqu'il se produit un événement qui suscite une fascination, nous n'avons pas besoins de le remplacer immédiatement après avec des raisonnements, il suffit simplement que nous nous rendions à l'évidence d'avoir été conquis par le Christ. Mais, comme tu l'as dit justement, ce ne sont pas tous les rapports qui réussissent à nous conquérir, ils n'ont pas tous une autorité (tu as utilisé exactement ce mot) au point de nous conquérir. C'est pour cette raison, j'insiste, que nous devons toujours partir de l'expérience que nous faisons : où cela arrive-t-il ?

J'ai été frappée de voir combien le premier et le second chapitre de l'école de communauté sont unis. Et j'ai été impressionnée par la phrase : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » (p. 61). Bien que je l'aie entendu de nombreuses fois, je me suis rendue compte que je ne vis pas la compagnie avec cette conscience. Et cette chose est restée avec moi. Toujours dans le deuxième chapitre, j'ai lu : « Cet Homme rend ma vie capable de compagnie [...], en me saisissant et m'intégrant à Lui, en m'assimilant à Sa personnalité et me faisant devenir membre de Son corps, par l'action de Son Esprit » (p. 66). Il y a quelques mois, avec des amis de notre diaconie, nous avons eu un dîner très simple avec un ; cela m'a beaucoup frappée, car dans la normalité absolue de ce dîner, j'ai pu voir un être entraîné par le Christ. Et je me suis rendue compte que sa présence a immédiatement généré une nouvelle unité entre nous : zéro formalité, zéro extranéité. J'ai pu constater ce que l'école de communauté dit du lien avec l'événement : quand quelqu'un est pris par le Christ, une communion réelle se crée autour de lui, de sorte que chacun peut être reconnaissant de ce qui se passe. Un autre fait qui me provoque beaucoup est mon petit groupe de Fraternité : nous sommes ensemble depuis trente ans, et ces dernières années, deux d'entre nous sont morts. Cette circonstance nous a fait redécouvrir une profondeur d'amitié, elle a fait ressurgir tout le besoin que nous sommes, et cela a changé les relations entre nous, cela a surtout fait apparaître clairement que nous sommes un don l'un pour l'autre. J'ai repensé à ton insistance - dans la lettre que tu as envoyée à la Fraternité début janvier - sur la virginité, que j'ai toujours eu du mal à comprendre. Je commence à avoir l'intuition petit à petit que la virginité est la position vraie pour vivre la compagnie, parce que tu reconnais que l'autre t'est donné, alors tu participes d'un événement et d'une compagnie, au lieu d'avoir le souci de les gérer (je le pense aussi par rapport à ma responsabilité dans la communauté ou à mon travail de directrice). Je peux participer à une beauté qui m'est donnée tout à fait gratuitement. Je pense que je dois juste garder ça, il n'y a pas grand-chose d'autre à faire.

Je suis toujours étonné, lorsque vous racontez votre expérience, de voir comment vous laissez émerger quelque chose que nous pouvons ensuite retrouver dans le texte de l'école de communauté, et vous le rendez ainsi précieux pour nous tous. En effet, dans l'intervention précédente, il a été dit que toutes les relations ne parviennent pas à générer l'unité, ce qui nous fait voir l'échec de notre tentative « d'accommodement ». Maintenant, tu as cité le « pourquoi me persécutes-tu ? », que tu avais entendu tant de fois, confessant n'avoir jamais vécu la compagnie avec cette conscience. Où as-tu vu cela se reproduire ? À un moment donné, tu as cité une personne, un prêtre ami : sa présence lors de ce dîner a immédiatement généré une unité. Ce n'est pas toi qui l'as générée avec ta tentative, ni ceux qui étaient avec toi. Cela m'étonne et c'est très précieux, car cela illustre tout d'abord le fait que l'événement ne demeure que comme événement. Ce n'est pas qu'il y ait l'événement au début, et une fois qu'il est arrivé, c'est nous qui pouvons le gérer, ou arranger les choses. Ce n'est pas comme ça, à tel point que lorsque tu le vois se produire, tu ne te soucies pas de le gérer - que ce soit le petit groupe de fraternité ou la communauté - mais seulement de le suivre. Et c'est spectaculaire, parce que

cela dit comment l'événement demeure. Comment don Giussani met-il sous nos yeux sa façon unique de suivre la modalité selon laquelle le Mystère fait les choses, que nous découvrons ensuite à notre tour ? Il dit que la compagnie a une loi génératrice, qu'il est fondamental de surprendre au moment où elle se produit, comme tu l'as fait : « Dieu a suscité l'événement de cet organisme que pour qu'il soit dans le monde le rappel [...], le point de départ et l'issue de tout. Or la loi qui le génère est aussi celle de son développement », de sa permanence. Laquelle ? « L'élection ou le choix est la loi » (p. 70). Elle passe à travers quelqu'un à table que nous ne décidons pas, mais que Lui choisit : il est le médiateur, c'est-à-dire celui « qui, dans son milieu, ramène tout au Christ » (p. 76) et génère une unité surprenante, comme celle générée par l'ami prêtre. Cette exigence d'unité que nous avons tous est rendue possible, dit Giussani, par l'homme choisi, par l'homme appelé. Au point d'affirmer que l'on peut devenir un avec les autres par la grâce d'un événement. « Cet Homme rend ma vie capable de compagnie », c'est Lui qui le fait arriver. Comment ? « En me saisissant et en m'intégrant à Lui, en m'assimilant à Sa personnalité » (p. 66) à travers qui Il veut. Nous ne décidons pas comment cela arrive, nous ne pouvons que le suivre constamment quand nous le voyons se produire. Sinon, dans le passage du premier au deuxième chapitre d'*Engendrer des traces*, nous changeons de méthode, en décidant, nous, de la modalité de sa permanence. Non ! C'est toujours Lui qui se produit, selon une modalité charnelle, historique, précise qu'Il choisit.

En lisant ton texte sur la solitude (« Foi et solitude », site www.francais.clonline.org, 10 février 2020), j'ai mieux compris ce dont nous parlions la dernière fois, à savoir qu'il y a deux façons de vivre l'obscurité et la solitude. Après une période pesante et difficile à cause du travail, des douleurs physiques, et surtout après l'exacerbation de certaines tensions dans la relation avec une personne chère, je me suis retrouvé totalement mis à nu dans ma fragilité et ma faiblesse. Et j'ai vécu certains moments de solitude où l'échec, l'erreur, les contradictions semblaient vraiment avoir le dernier mot sur la vie. La pensée la plus terrible qui me venait dans ces moments-là était : « Le Christ a vaincu en tout, sauf en moi ». Quand tu m'as dit qu'il fallait travailler sur l'instrument de la pensée, en apprenant à manier la raison dans toute son ampleur et sa puissance, j'ai réalisé qu'il y avait eu une autre façon dont j'avais vécu la solitude, l'impuissance et l'obscurité, au point que ce que tu disais me semblait familier. Mais je ne l'avais pas retenu jusqu'à ce que tu me dises ces choses. Cette façon positive de vivre l'obscurité comme une occasion et une provocation pour faire ressortir mon moi n'était pas encore vraiment devenue mienne, elle n'était pas encore consciente en moi comme autoconscience. J'ai pris ainsi conscience d'une expérience que j'avais déjà faite. Et j'ai ainsi mieux compris que c'est cette compagnie dont Giussani parle dans le chapitre de l'école de communauté sur lequel nous travaillons. C'est le Christ, c'est vraiment Lui, qui demeure dans l'histoire et dans ma vie, personnellement et réellement, à travers un lieu, des visages et des physionomies humaines bien précises, qui me font redécouvrir toute la grandeur de mon moi, qui remettent en mouvement l'affection et ouvrent largement la raison. Ce n'est pas la compagnie qui peut traverser l'obscurité et la solitude à ma place. Mais sans ce lieu, sans ce que mes yeux voient se produire ici, sans tes provocations et tes sollicitations continues, je succomberais à l'obscurité. Pendant que nous parlions, ensuite, j'ai eu aussi l'intuition que cette possibilité de ne pas succomber à l'obscurité et à l'absence de signification est la plus grande contribution que je puisse apporter au monde, c'est la vraie compagnie que je peux faire aux autres. Dans certains moments particulièrement difficiles, je me disais ; « Je suis ici totalement coincé en moi-même et je n'apporte aucune contribution au monde et à mes frères humains ». Mais ensuite, en t'entendant parler, quand mes yeux se sont rouverts, je me suis demandé : « De quoi le monde a-t-il vraiment besoin aujourd'hui, à un moment où le nihilisme semble se répandre de façon irrépressible ? J'ai alors compris que la plus grande contribution que je pouvais apporter au monde était justement de laisser entrer une Présence grâce à laquelle je pouvais recommencer à dire : « Je » dans l'obscurité, en reconnaissant aussi cette circonstance difficile comme donnée par un Autre et en étant ainsi vainqueur sur le néant. C'est comme s'être préparés au défi du coronavirus, à la solitude que nous avons dû affronter et à l'obscurité qui s'est répandue de tant de façons. C'est pourquoi à toi, comme à n'importe lequel d'entre

nous, n'est pas épargné le parcours de la connaissance que tu as décrit. Tout comme Jésus ne l'a pas épargné aux disciples. Une compagnie parmi nous qui ne se comporte pas comme Jésus n'est pas une vraie compagnie, et en fin de compte Jésus reste extrinsèque à notre façon de regarder la vie, une manière incapable de défier l'obscurité à laquelle Il est venu donner une réponse. Nous voyons ainsi la densité de ce que dit l'école de communauté : la rencontre avec le Christ est devenue « un événement réel » dans le baptême. Mais que s'est-il produit dans le baptême ? Rien de mécanique, ni d'isolé dans le temps ; cela a plutôt été un début, un événement dans lequel le Christ, « en tant que *vir pugnator* » a commencé « une lutte pour l'«invasion» de notre existence » (p. 85). Comment pouvons-nous comprendre la profondeur et la portée historique du baptême ? « On peut commencer à le comprendre lorsque l'on rencontre une compagnie chrétienne vivante [attention à l'adjectif] » (p. 86), car sans une compagnie chrétienne « vivante », qui réveille en nous la mémoire de l'événement initial et nous le fait saisir dans sa densité, nous ne pouvons finalement que rester dans l'obscurité ou bloqués dans les circonstances. Par conséquent, le baptême, au travers d'une compagnie chrétienne vivante, « nous fait comprendre que la vie est une lutte pour l'affirmation du Christ » (p. 86).

Je voudrais partager l'expérience de ces jours-ci, où la réalité est une réalité qui secoue. Il y a des collègues et des amis qui sont malades ou qui perdent des proches. Des personnes qui perdent la vie. Dans la vie quotidienne, il y a celui qui a, plus, ou moins, peur et s'inquiète pour lui et ses parents, pour ses proches. Mais cette réalité ne secoue pas seulement pour cette raison. Elle secoue à cause des questions du cœur qu'elle provoque, les questions ultimes du cœur que l'on ne peut effacer, que l'on ne peut éluder et qui, au fond, mettent la foi au centre de notre attention. Eh bien, j'ai fait l'expérience que le virus, l'expérience de ce moment, remet tout en question. En particulier, je suis frappé d'entendre chaque jour parler de lutte, de guerre et de combat, de personnes qui luttent pour leur vie et celles des autres (médecins et infirmières) qui se battent pour les sauver. Nous utilisons souvent ces termes pour définir des circonstances habituelles comme le travail, parfois la famille et les rapports avec les enfants. Mais dans ma vie, le vrai combat n'a commencé que lorsque j'ai dit le premier « oui » à une certaine compagnie, car seul ce « oui » a rendu ma vie vraiment combative, a fait de chaque instant, après la première rencontre, et dans la succession de mes « oui » et de mes « non », un combat. Et le combat est le combat pour l'affirmation du Christ ! Je n'arrive pas à trouver d'autres mots. C'est mon combat quotidien, même ces jours-ci, à la maison avec mes proches, au téléphone avec les amis ou par appel vidéo avec les collègues. Dans tout ce que je fais, c'est cette évidence qui émerge inévitablement. Je ne peux m'empêcher de reconnaître cette évidence. Et il ne s'agit pas d'un effort. Je ne fais rien. Je peux seulement décider, quand je m'en rends compte, de faire de la place à cette Présence dans ma vie. Je raconte un épisode. L'autre jour, j'étais dans l'une des mille vidéoconférences de ces temps-ci avec une collègue, et à un certain moment, elle me pose une question simple, que nous nous posons souvent, aussi en conditions normales : « Comment vas-tu ? Je commençais à lui répondre : « Bien, comment pourrais-je dire le contraire ? » quand elle a dit : « Stop ! Inutile que tu continues. J'ai compris. On voit que ta conscience apporte un bien, un bien pour toi et pour tous ceux qui t'entourent, même au travail ». J'étais un peu comme ça, surpris, parce que c'était plus clair pour elle que pour moi ce qui se passait et se passe tous les jours dans ma vie : je ne peux pas, même si je le voulais, définir l'événement, je suis défini par lui. C'est l'événement qui me définit, ma relation avec le Christ, de la manière qu'Il choisit, et qui détermine ma vie aujourd'hui. Parce que toutes les fois que j'ai dit « oui » dans ma vie, j'ai vraiment vécu. Et quand, à l'inverse, je ne le dis pas, je ne vis pas vraiment. C'est une vraie vie parce que je le laisse prendre la relève. C'est une certitude dans ma vie qui n'enlève pas, n'élimine pas le drame des circonstances. Mais il y a une chose qui est plus évidente pour moi dans cette certitude : seule la foi me permet de vivre en tant qu'homme, avec une joie ultime face à chaque aspect de la réalité (qu'elle soit belle ou laide). C'est ce qui m'arrive aussi face à l'épidémie. Seule la foi, une foi qui affecte le présent, peut m'arracher au néant. C'est le grand défi que je vis ces jours-ci : faire l'expérience de la pertinence de ma relation avec le Christ par rapport aux exigences de ma vie, en toute circonstance. C'est pour cela que je te

remercie, toi et la compagnie du mouvement que j'ai rencontré, car vous soutenez ma raison, mon cœur et ma foi.

C'est ce que nous voyons exprimé dans l'école de communauté : « La naissance d'une humanité exceptionnelle s'insère dans la dynamique génératrice de la compagnie nouvelle qu'est l'Église. Le Christ appelle certains pour que tous puissent percevoir son avènement ». Cela t'est arrivé sans même que tu t'en rendes compte, et ta collègue en a témoigné. C'est la dynamique génératrice, qui nous semble parfois une injustice : « Il appelle tout le monde [...] mais par une méthode qui engage avec Lui un homme après l'autre » « “Choisi”. [...] Ce terme indique le fondement de tout » (p. 80-81), dit Giussani, c'est-à-dire le fait que Lui, en nous appelant, fait émerger une diversité humaine, « une présence humaine impossible à concevoir » (p. 80).

Dans le travail de ces dernières semaines dans notre groupe d'école de communauté, une question est venue que nous aimerions te poser pour que tu nous aides à prendre cette étape au sérieux. Comment peut-on reconnaître la portée du fait d'être choisi, envoyé ? Nous passons immédiatement à l'étape suivante : comment puis-je vivre ce choix ? Mais la première étape est la conscience d'être un avec le Père. Est-ce cette prise de conscience et le fait de m'agenouiller devant cette reconnaissance qui me permet d'être toujours plus familier avec Lui ?

Il est très facile de reconnaître la diversité que celui qui est choisi apporte - même les étrangers le remarquent, comme nous l'avons entendu il y a un instant -. En effet, Il nous fait comprendre qui il a choisi pour nous initier au combat et à l'épanouissement de la vie en le faisant se produire devant nos yeux. Il nous suffit donc de faire attention pour intercepter les personnes que Dieu choisit pour arriver à nous.

« Le Mystère de Dieu [...] tressaille [...] à l'intérieur de la préférence humaine, parce que cette préférence humaine est l'ombre de la liberté de Dieu », est-il écrit à la page 84. J'avais le vertige en lisant ces mots. Et je me suis immédiatement demandé : « Mais ici, Giussani parle de n'importe quelle préférence humaine ? Ou seulement du choix que Dieu fait lorsqu'il appelle quelqu'un dans son Église ? ». Cette question m'a fait vivre les rapports avec plus d'attention et de soin, même ceux pour lesquels c'est le plus difficile en ce moment. Je me suis d'abord rendu compte que la séparation entre sacré et profane, c'est-à-dire entre préférence chrétienne et préférence humaine, était étroite ! Parce que mon cœur est un, que ma personne est une et que la réalité que je vis est une. J'ai donc commencé à tout regarder, toute mon expérience, à partir des relations dont je suis le plus sûre. Un samedi matin, il y a plus d'un mois, ma journée commence, après une mauvaise nuit où j'avais été malade, par le petit-déjeuner avec une amie. Nous parlons de ce qui nous tient le plus à cœur, de ce qui nous interpelle le plus, avec une correspondance du cœur telle au point de me retrouver, de me libérer. Il y a eu un moment où je me suis sentie littéralement arrachée au néant, appelée par mon nom, aimée par Quelqu'un qui me connaît très bien. Alors, devant elle, j'ai repris les paroles de l'école de communauté, qui se produisaient pour moi à ce moment-là, au cours de ce petit déjeuner, dans ce bar : « Il y avait le néant, le néant de tout, mais, plus directement, le néant de chacun de nous : le terme “élection” indique la limite, le seuil, entre le néant et l'être. L'être surgit du néant comme choix, comme élection : il n'existe pas d'autre condition envisageable, ni d'autre prémisse possible. Ce choix et cette élection découlent de la pure liberté du Mystère de l'action divine et expriment son absolue liberté. » (p. 83-84). Je lui ai dit, les larmes aux yeux, qu'à cet instant elle était pour moi le visage du Mystère qui, en me choisissant, m'arrachait au néant. Et dans les relations que je vis et dans lesquelles la correspondance n'est pas si évidente ? Si une préférence me tire de moi-même et me fait être plus moi-même, c'est-à-dire qu'elle me fait être vivante et présente à moi-même, c'est un bien pour moi et pour le monde entier ! En revanche, cela ne se produit pas lorsque je vis un rapport en ne cherchant que ma satisfaction ou mon plaisir. Alors, il arrive que je m'enferme dans cette relation, basée sur un sentiment plutôt que sur la vérité. C'est trop peu ! En effet, au bout d'un certain temps, il devient étouffant. Et alors revient l'envie de vivre des amitiés de manière vraie, c'est-à-dire en désirant que mon destin et celui de l'autre personne s'accomplissent.

Quand un événement - comme celui que tu as décrit - nous réveille par rapport au néant dans lequel nous vivons habituellement, nous voyons immédiatement la différence, et à ce moment-là nous comprenons vraiment cette phrase de Giussani : « Il y avait le néant, le néant de tout, [...], le néant de chacun de nous : le terme “élection” indique la limite, le seuil, entre le néant et l'être. L'être surgit du néant comme choix, comme élection » (p. 83). Ce qui fait la différence entre l'être et le néant est précisément cette élection, que nous reconnaissons existentiellement lorsque, ce que tu as raconté, se produit ; tu ne décides pas quand cela arrive, tu ne peux le saisir que lorsque cela se produit. À ce stade, toute notre liberté est en jeu : si nous suivons cette modalité à travers laquelle le Mystère a choisi, dans Sa liberté, de nous arracher au néant, ou bien si nous recherchons notre propre satisfaction. Pour venir à notre rencontre le Mystère a utilisé une grâce particulière, c'est le charisme donné à don Giussani : nous le voyons à la fascination qu'il exerce sur nous et à cause de la libération par rapport au néant qui agit dans notre vie ! N'importe qui a la possibilité de le saisir, de le surprendre - comme vous en témoignez dans ce que vous écrivez face au défi du coronavirus -. Une personne m'a écrit : « Sans le charisme du mouvement, ma famille et moi, nous ne pourrions pas vivre cette circonstance en tant qu'hommes, et non en tant qu'esclaves ». Pourquoi cela est-il décisif ? Parce que le Mystère veut répondre au besoin le plus urgent que nous avons en ce moment précis. Lequel ?

En lisant l'école de communauté, il y a un mot, une phrase que je n'arrive pas à comprendre et surtout à concevoir : « Rien n'est donc plus trompeur que la volonté de rester seul ou d'être seul. Dans la solitude. En fait, l'homme dans la solitude est mal, il se renie lui-même : ce n'est que la présence, d'un autre comme dimension de la vie qui permet à l'homme d'accepter les choses et de vivre, même si cette vie n'en est pas pour autant plus réalisée. » (p. 65). C'est ce dernier mot que je n'arrive pas à comprendre : cela ne me suffit pas que quelqu'un m'aide à accepter la vie (qui te dit : « Eh bien, au moins toi, tu es religieux »), je n'ai pas besoin de quelqu'un qui me fait simplement compagnie, mais je voudrais quelqu'un qui donne un sens à cette solitude et qui m'aide donc à trouver un sens à tout ce que je fais. Je te demande de m'aider à comprendre, ou au moins, à réaliser où je me trompe. Non, tu ne te trompes pas ! C'est précisément parce que la solitude a ravivé en toi cette urgence de sens, que tu pourras intercepter - si tu fais attention - ce Quelqu'un qui donne un sens à tout, où et quand cela se produit. Le trouver, comme le dit Giussani, n'est pas un problème d'intelligence, mais d'attention. C'est pourquoi je ne veux pas te répondre théoriquement, je veux te mettre face à la manière dont Il le fait se produire.

Lundi matin, en me levant tôt, j'ai eu un mouvement de conscience et je me suis dit : « Il ne me manque vraiment rien pour vivre ». Même le virus et la quarantaine ne peuvent pas m'empêcher de reconnaître la lumière qui illumine mes journées. Pour moi, ton article dans le Corriere della Sera et ta lettre à la Fraternité ont été un véritable événement, comme un tourbillon qui a balayé toute possibilité de sens tragique dans cette situation dramatique. À partir de ce moment-là, je n'ai été capable de regarder ce qui se passait et ce qui m'arrivait que comme une mystérieuse possibilité de conversion. Avec la fermeture des écoles, j'ai commencé à faire des cours par visioconférence et chaque matin, quelque chose d'incroyable arrive. Une des premières semaines, on discutait avec des collègues et on envisageait des changements d'horaires. J'ai donc demandé à une de mes classes si cela poserait un problème de déplacer peut-être la leçon du début de la matinée à l'après-midi si nécessaire. Un élève m'a répondu tout de go : « Non, s'il vous plaît ! Je veux commencer avec votre heure, car cela me donne de l'énergie pour toute la journée ! » On ne peut s'empêcher de penser aux paroles de l'école de communauté : « Notre moi appartient à ce “Corps” qu'est la compagnie chrétienne et en elle il puise le critère ultime pour affronter chaque chose. Une telle compagnie est donc l'unique modalité qui nous permette d'appréhender le réel, de toucher le réel, d'être réels » (p. 91). C'est ainsi. Pas seulement pour mon élève, mais aussi pour moi qui ai besoin chaque jour d'un dialogue avec Lui qui, comme « l'aube, [...] teinte d'une clarté nouvelle l'extrême horizon du ciel » (p. 90), tout d'abord en moi : « Telle est la victoire qui a triomphé du monde : notre foi » (p. 90). C'est la compagnie dont j'ai besoin, une présence qui me pousse à vivre : « La vie acquiert ainsi une

unité et une signification nouvelles. [...] Seule l'expérience de cette cohésion peut faire lever dans l'horizon de notre conscience la perception du sens positif des choses sans rien nier de l'instant présent. Autrement dit, nous percevons quelque chose de plus grand et de plus fort que le mal, de plus puissant que l'angoisse du présent » (p. 93).

Tout comme cet élève a trouvé le sens de sa vie – au point de dire au professeur de garder la leçon à en début de matinée parce qu'elle lui donne le sens et l'énergie pour toute la journée - nous pouvons l'intercepter si nous faisons attention à la façon dont le Mystère se fera rencontre dans notre vie. C'est ce que nous voyons arriver aussi dans les hôpitaux, où la lutte pour le sens émerge dans toute sa puissance ; cela n'arrive pas seulement aux autres, mais aussi à nous à travers les autres.

Je te raconte un épisode très simple que j'ai vécu durant ces jours de travail très intense à l'hôpital. Hier, pendant l'une des rares pauses de travail, j'ai eu l'occasion d'échanger deux mots avec un de mes collègues. Nous travaillons dans deux réanimations différentes, et il me cherchait pour partager ce qui lui était venu à l'esprit : il a commencé, sans un regard autour de lui, en disant que dans cette période intense et difficile qu'il était en train de vivre, il voyait clairement qui était soutenu par une certitude, qu'il a appelée précisément foi. Il a vraiment utilisé ces mots ! J'ai été très surpris, tout d'abord parce que je ne m'attendais pas à ça de lui et parce que, deuxièmement, je ne m'en étais pas rendu compte, j'étais seulement focalisé sur la réussite de mon travail, comme si je reléguais le Christ à la prière du matin, sans Le reconnaître comme Celui qui soutient toute la journée - sans Lui, en effet, il serait impossible de se lever le matin tous les jours pour aller au milieu de la mort et de la souffrance. C'est pourquoi ma prière aujourd'hui est que me soit donné cette fraîcheur du regard, pour pouvoir L'entrevoir à l'œuvre dans cette réalité difficile. Si quelqu'un l'a remarqué en me regardant, je voudrais le remarquer moi aussi !

Je suis surpris de voir que ce qui intéresse ton collègue, c'est trouver ce qui peut soutenir sa vie lorsqu'il est au travail. Tu t'inquiétais de tes performances au travail, alors que lui s'intéresse à ce qui te soutient de l'intérieur : une certitude. C'est impressionnant parce que c'est ce que Giussani dit dans ces précieux chapitres de l'école de communauté ; que la tâche de celui qui est appelé est « d'introduire l'humanité dans le rapport définitif avec le mystère de Dieu » (p. 83), c'est-à-dire d'introduire les autres dans la familiarité avec le Christ. C'est de cela dont ton collègue a le plus besoin, et c'est pour cela qu'il est attentif pour repérer ceux qui sont soutenus par une certitude – fussent-ils même inconnus - et il le découvre en toi précisément à cause de la façon dont tu vis ton travail. Il n'a pas besoin de chercher d'abord cette certitude chez les personnes qui vont à l'église, il lui suffit juste de la saisir chez ceux avec qui il travaille côte à côte, et c'est là qu'il voit le Christ demeurer comme un événement présent. C'est impressionnant, parce que de cette façon, en reconnaissant ceux qui ont cette certitude, il te la rend à toi, à nous. Tu demandes, à juste titre dans la prière, la fraîcheur du regard de ton collègue, mais tu ne te rends pas compte qu'elle envahit déjà ta vie, au point que l'autre le remarque et te le fait reconnaître. Dieu te donne celui qui, avec son regard, avec sa conscience, te rend cette fraîcheur, afin que toi aussi tu prennes conscience que tu la lui as communiquée.

À la lumière de l'expérience de ce mois-ci (riche d'événements sur lesquels je ne m'attarderai pas), ce mois qui nous a été donné de façon inimaginable, je prends surtout acte de la pauvreté et de l'impuissance qui ont été générées en moi. Je n'ai pu que « m'accrocher » à ta lettre à la Fraternité. Elle m'a vraiment semblé, dès le début, l'humble offre de ta part d'une expérience nécessaire pour pouvoir vivre. Je comprenais que cette paternité ne m'était pas due – je l'ai également compris à nouveau à l'occasion de ta réélection en tant que président de la Fraternité - et cette paternité fait, elle aussi, partie du rapport avec le Mystère. En suivant le chemin comme tout le monde, je me suis rendu compte à quel point l'autoconscience dont tu parles n'était pas évidente. En réalité, la lettre a été un véritable choc pour moi dès la première page, lorsqu'elle parlait de la nécessité de « vivre le réel », phrase que j'ai entendue mille fois. Cependant, j'ai compris ces jours-ci que cette intensité est d'abord une intensité à accueillir. Comme le dit justement le dixième chapitre dans Le Sens religieux : « C'est une passivité qui constitue mon activité originale, qui est de recevoir, de constater,

de reconnaître ». (p. 151), avant tout le reste. Dans la difficulté quotidienne à supporter et à regarder le choc de ce qui arrive dans cette période, je me rends compte que l'irruption du Mystère dans notre vie lui ôte son inévitable « vulgarité », pour le dire comme Pasolini dans le tract de Pâques ! Quelle expérience toujours surprenante, toujours « autre », car elle nous parle d'autre chose, d'une diversité autre, d'une force autre, mais aussi d'une tendresse autre. C'est la tendresse qui me frappe le plus chez Dieu, c'est Sa volonté de se faire connaître à nous, malgré tout, à nous pauvres gens. Ainsi, Il me fait être à nouveau maintenant. C'est pourquoi je commence à m'émouvoir devant la question que tu nous avais envoyée : « Qu'est-ce qui nous arrache au néant ? ». Dans ce chemin, j'ai également commencé à mieux comprendre la phrase de l'école de communauté que tu nous as répétée si souvent ces derniers mois : « Si une rencontre est totalisante, elle devient non seulement le contexte mais la forme de chaque rapport » (p. 42). J'ai vu, en vivant cette situation, que la rencontre en tant que contexte de rapports ne fait qu'alimenter la discussion, abondante et souvent inutile de ces jours-ci (via les réseaux sociaux ou les messages aussi), alors que la rencontre en tant que forme de toute chose aide à vivre, donne forme à ce qu'il t'est demandé de vivre, quoi que cela soit. Dans ce chemin, la portée de mon « oui » s'approfondit chaque jour, chaque jour et chaque heure. Je commence à comprendre que c'est un « oui » vertigineux et unique à la fois, également parce que je ne suis pas l'ensemble des idées que j'ai de moi-même, je suis le fait présent de Son initiative sur moi. Sur ce point, je voudrais une aide, Julián, une aide pour approfondir : quel contenu a pour toi le « oui » que tu nous demandes dans la lettre ?

Le contenu de notre « oui » est celui qui ressort ce soir d'une manière très simple : de la manière dont les autres le reconnaissent en nous et nous le disent. Nous pouvons souvent vivre dans la distraction, mais les autres réalisent la valeur de notre « oui » dans la façon dont ils le saisissent dans notre vie, et ils nous prouvent combien cela les soutient de le voir se produire. C'est pourquoi mon « oui » est comme le « oui » de chacun d'entre vous, dans les conditions dans lesquelles Dieu l'a mis ; quelqu'un, comme notre ami médecin, doit le dire dans le service d'un hôpital, un autre à l'école, un autre en famille, moi à la maison. La circonstance dans laquelle nous sommes placés ne décide pas de la valeur du « oui » de chacun, elle n'en diminue pas la valeur, car c'est là que le Mystère nous appelle à répondre. La façon dont le Mystère utilisera ce « oui » est Son problème. À nous, il revient de répondre avec ce « oui », car c'est la modalité à travers laquelle Il fait en sorte que ce « oui » devienne bon pour tous. J'ai été frappé de lire, justement ces dernières semaines, le livre du mois consacré à l'histoire du cardinal Van Thuan (T. Gutiérrez de Cabiedes, *Libre derrière les barreaux*, Nouvelle Cité, 2018). Bien que le Mystère ait permis qu'il soit contraint de renoncer à tout, isolé (comme aujourd'hui nous le sommes en de nombreux moments), dépouillé de tout, rien n'a pu empêcher que son « oui » au Christ devienne puissant au point de transformer tous les gardes qui le surveillaient et qu'ils les remplaçaient continuellement. De cette façon, sa mission continuait. Toute la potentialité de ce « oui » était valorisée, un « oui » qui lui semblait initialement inutile car il ne lui permettait pas d'être utile au monde comme il l'avait en tête. Mais le Mystère avait choisi une autre modalité pour lui montrer qu'elle était son utilité.

Pour clarifier en quoi consiste cette utilité, je conclus en lisant la lettre d'une jeune fille de seize ans qui, ayant des problèmes de santé, est encore plus isolée de tous et de tout. Écoutez ce qu'elle a écrit à une grande personne qui suit les jeunes de CL-Lycée dans sa ville :

« L'arrivée de la pandémie m'a enfermée chez moi. Comme tout le monde, j'ai souffert du manque de tout, mais pour moi, il y avait quelque chose de plus en jeu. Avec ma maladie, si je contractais le virus, je pourrais mourir. C'est quelque chose de réel. Je pense que seule l'expérience de ces années et l'amitié avec toi [elle écrit à son amie] m'ont permis de ne pas m'effondrer. Alors, bien qu'enchaînée par la peur, j'ai essayé chaque jour de tout vivre sérieusement, mais la prière demeurait une demande : que tout ceci se termine bientôt. Tu dis l'avoir négligé. Je dis que, même si ce que tu fais, tu ne le fais pas avec nous, tu es avec nous plus puissamment qu'avant [c'est une jeune fille de seize ans qui l'écrit]. Et ce quelque chose de plus grand s'est fait connaître de la manière la plus simple possible, c'est-à-dire en faisant se produire des choses qui, peu à peu, ont rempli mon cœur, malade de peur, d'une joie étrange : c'est U/un [avec une majuscule et une minuscule dans le même mot] qui a le

pouvoir de me libérer de l'angoisse parce qu'il veut que je respire la vie, la vie qui existe même maintenant et que j'ai vue en vous. Je le sais, parce qu'avant, j'étais à la maison pour ne pas risquer de mourir, pour ne pas perdre ma respiration. Maintenant, je suis à la maison pour vivre, vivre. Rester à la maison n'est pas pour me défendre d'une menace, mais l'endroit où j'attends d'être rejointe par la vraie vie. Tout a changé, de ma façon de vivre l'enseignement à distance à ma façon de regarder mes amis. « Oui, parce qu'Il est là ». En écoutant ce que tu racontes, en voyant tes messages sur les réseaux sociaux, combien de fois j'ai souhaité pouvoir être là, mais immédiatement je pensais que je ne peux pas m'exposer [avec le risque du coronavirus, à cause de sa maladie]. Mais je ne me suis jamais fâchée ou attristée, parce que je jouissais déjà, moi aussi, de ce que je voyais se produire en toi. Vivre cette situation nouvelle avec le même regard que toujours a été difficile, mais pas impossible. Difficile, car il ne suffit pas de répéter des paroles positives. Pas impossible, car il suffit seulement que cela se reproduise, et aujourd'hui, cela s'est reproduit. La vraie joie est de donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre et la première œuvre c'est moi, qui laisse mon être humain se nourrir du Seul qui peut le faire ». C'est ainsi que le Christ arrive de nouveau et demeure dans l'histoire. C'est ce que nous célébrons maintenant, en faisant mémoire de ce « oui » qui a changé le monde. Apparemment, nous célébrons une défaite ; au début, personne ne comprenait pourquoi il donnait sa vie, pas même ses disciples, mais personne n'a pu Le distraire de suivre le dessein du Père. Pourquoi ? Parce que Jésus savait que ce n'est que si le grain tombe à terre et meurt qu'il peut porter du fruit. Notre « oui » est celui-là. Et c'est ce que nous célébrons le Jeudi et le Vendredi Saint, en attendant de voir le fruit de Sa résurrection dans la vie de chacun d'entre nous. Nous avons la possibilité – à plus forte raison en ce moment - de nous identifier encore plus à Lui, en suivant un dessein qui n'est pas le nôtre, de nous donner à Lui dans le silence - je le répète, selon un dessein qui n'est pas le nôtre – pour le bien de tous. J'espère que cette année la Semaine Sainte ne sera pas perçue comme « un moins » puisque nous devons la célébrer de façon inhabituelle Profitons, au contraire, de cette situation pour nous identifier encore plus avec le « oui » du Christ qui a été, et est véritablement, le salut du monde.

Ne pouvant évidemment pas participer aux gestes habituels de la Semaine Sainte, il est suggéré de suivre à travers les différents médias les célébrations présidées par le Pape.

Nous vous suggérons également de profiter de cette occasion pour reprendre en famille les textes du livret que don Giussani a toujours proposé pour nous aider à vivre la Semaine Sainte, qui est disponible au format PDF sur le site www.francais.clonline.org.

Que l'aspect essentiel de la proposition que nous nous faisons soit pour chacun l'occasion d'aller au fond de ce dont nous avons réellement besoin pour vivre. Ne nous laissons pas distraire par d'autres choses, en nous identifiant à Celui qui, cette année, nous appelle à vivre la Semaine Sainte dans ces conditions inhabituelles. Le Mystère n'a pas été « distrait » et nous ne devons donc pas remplir ces journées avec nos idées géniales ! La façon la plus simple pour suivre le Mystère est de vivre en suivant la modalité proposée par l'Église et le mouvement.

La Semaine Sainte est, en particulier cette année, une occasion unique pour rendre vivante en nous l'expérience du silence, comme l'entend don Giussani : « Le silence [...] n'est pas un néant, le silence est une prière, c'est la conscience d'être devant Dieu, [...] c'est une demande » (L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, (La convenance humaine de la foi ndt) Bur, Milan 2018, pp. 212-213).

Fond commun. En ces jours dramatiques, nous ressentons tous le désir d'aider économiquement les gens dans les besoins qu'ils ont, et auront dans un avenir proche. Comme j'ai déjà eu l'occasion de vous l'écrire, don Giussani nous a éduqués à concevoir et à vivre chaque détail en relation avec l'ensemble, et à une conception commune de ce que nous possédons. Je vous demande donc de prendre très au sérieux l'engagement du fond commun, afin que la Fraternité puisse répondre, dans la mesure du possible, et en tenant compte de tous les facteurs en jeu, aux différents besoins qui se présentent, et se présenteront.

Diffusion avis du mouvement. Une nouvelle plateforme web et une application spéciale (téléchargeable sur votre téléphone portable) ont été créées pour la diffusion des annonces centrales du mouvement. À partir de la mi-avril, ce sera l'unique moyen avec lequel, en Italie, les annonces nationales et régionales seront communiquées.

Traces et outils de communication. *Traces*, le site et les médias sociaux du mouvement sont un outil précieux - nous le voyons bien en ce moment - qui nous accompagne dans le chemin de chaque jour. De nombreux contenus qu'ils proposent peuvent être partagés avec des amis, des collègues, des parents, etc., encore plus en ce moment.

N'ayant pas cette année la possibilité de s'abonner, ou de renouveler son abonnement, pendant les Exercices Spirituels, je vous rappelle que l'abonnement à la revue est un moyen de soutenir toute l'activité de communication du mouvement. C'est pourquoi une campagne spéciale de souscription sera lancée dans les prochains jours.

La prochaine école de communauté aura lieu le mercredi 6 mai à 21h selon la modalité que nous vous communiquerons en fonction de l'évolution de l'urgence sanitaire.

En continuant de travailler sur *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, nous reprendrons les points 5 et 6 du texte :

5. « UNE CONCEPTION NOUVELLE DE L'INTELLIGENCE ET DE L'AFFECTION » ET 6. « UNE MORALITÉ NOUVELLE » qui sont particulièrement pertinents pour le chemin que nous sommes en train de faire en cette circonstance qui nous défie tant.

Qui désire envoyer sa contribution propre comme expérience et ses questions sur ces points peut écrire à l'adresse habituelle : sdcarron@comunioneliberazione.org

Je vous salue en vous souhaitant à tous, et à ceux qui vous sont chers, de Joyeuses Pâques
Salut à tous !